

la haine de bienfaits ? Non, tout cela ne périra pas !
Ce qui meurt ressuscitera !

Ceux qui tournent leurs regards vers le ciel, qui nourrissent un divin espoir, qui fuient ce monde d'illusions, qui s'agenouillent devant l'autel, oh ! ils ressusciteront ! la foi ne peut périr !

Ceux qui s'abandonnent au père des âmes, et qui, purs de la poussière terrestre, voient en esprit le céleste but, eux aussi ils périraient ? Non, l'espérance échappera à la mort !

Vois, aux autels silencieux les couronnes funèbres s'illuminent. Cette croix de cendres marque au seau de la mort la grandeur humaine et les charmes terrestres. Mais la terre redeviendra terre, et l'esprit sera glorifié.

LA ROSE MOUSSEUSE.

L'ange qui prend soin des fleurs et qui pendant la nuit distille sur elles la rosée salutaire, sommeillait un jour de printemps à l'ombre d'un buisson de roses.

Il se réveille en souriant, et dit : O toi, la plus aimable de mes enfans, je te remercie de ton doux parfum et de ton ombre bienfaisante. Si tu avais un désir, je serais heureux de le satisfaire.

Orne-moi d'un charme nouveau, répondit le génie du buisson de roses. Et l'ange orna la reine des fleurs d'une humble couronne de mousse.

Et elle s'inclina pleine de grâce dans sa modeste parure, la rose mousseuse, la plus belle des roses.

Aimable Lina, laisse là les faux ornements et les pierres étincelantes et suis toujours les leçons de la nature, notre mère.

KRUMMACHER.

Discours

PRONONCÉ DEVANT L'INSTITUT CANADIEN,
JEUDI, LE 16 DE JANVIER COURANT, PAR
M. A. G. LAJOIE ETUDIANT EN DROIT.

(Suite et fin.)

5^e. Les lettres influent encore sur les Gouvernemens. La question que nous traitons suppose déjà la Société formée, quoiqu'il semble au premier coup d'œil qu'une Société, c'est-à-dire, une aggrégation d'hommes régis par des lois, ne puisse exister, sans avoir au moins quelques connaissances dans les lettres. Mais n'importe, supposons déjà une multitude de personnes réunies, je dis que les lettres contribueront d'une manière inappréciable à leur donner de bonnes lois, une bonne constitution. En effet, sans compter que les lettres ouvrent et perfectionnent le jugement, et qu'elles étendent considérablement les vues de l'esprit, elles ont de plus l'avantage de mettre à contribution les leçons de la pratique et de l'expérience, les principes consacrés par le tems, les préceptes des sages, et de les faire passer aux descendans. Par là les fautes qu'un peuple a fait dans son gouvernement ne se répètent point chez les autres, elles sont gravées dans l'esprit des législateurs, et sont comme des écueils connus des voyageurs, dont l'on a garde de s'approcher, de peur de s'y briser ; mais, au contraire, sans le secours des lettres, sans la Messagère des tems, les résultats de l'expérience ne parvenant aux législateurs que par des traditions obscures et incertaines, les mêmes fautes, les mêmes vices se répèteront sans cesse dans les administrations des lois qui dans l'antiquité écrasaient de pauvres peuples, seraient encore les mêmes dans nos siècles, c'est ce que prouve l'exemple de plusieurs nations barbares : les Tartares, par exemple, soumis au despotisme le plus affreux, n'ont jamais songé à en secouer le joug et se sont toujours écriés à l'élection de leur Kan : que la parole soit un glaive.

Les sciences améliorent donc les Gouvernemens ; d'un autre côté, elles protègent la religion et l'humanité, adoucissent les mœurs, et perfectionnent la raison, et par une conséquence que nous avons déjà tirée, procurent le bonheur à l'homme. Elles sont donc éminemment utiles à la Société.

Outre l'utilité qui résulte des sciences en général, sans spécifier aucune d'elles, il y a des biens innombrables qui découlent de chacune d'elles en particulier. Mais quand finirions-nous, s'il nous fallait faire successivement l'éloge des huit principales sciences qui sont parvenues à la connaissance de l'homme ? Non, pour prouver d'une manière irrésistible l'utilité des sciences, il suffit d'un raisonnement *ab absurdo*. Supposons qu'il n'y ait aucune science, qu'il n'y ait, par exemple, ni Théologie, ni Jurisprudence, ni Médecine, voilà déjà la Société toute changée, toute renversée : Eh ! comment donc soutenir raisonnablement qu'elles nuisent à la Société ? Ah ! il ne faut point se laisser abuser ; les lettres sont autant le soutien de la Société qu'elles en sont l'ornement ; non seulement elles font les délices de celui qui les cultive ; non seulement elles donnent à une nation un air de politesse et de bonheur ; elles font encore le bon ordre des familles et la consistance de l'Etat. Ce sont elles qui inspirent l'amour du devoir, l'amour de la patrie et la philanthropie ; qui font faire ces grandes actions qui produisent quelquefois de si heureux effets : et de même que parmi les hommes les plus instruits sont ceux qui conduisent les autres ainsi parmi les nations, les plus lettrées sont celles qui conduisent les autres, et qui leur sont supérieures. En un mot, les lettres sont l'âme de toutes choses, et l'esprit est comme incapable de concevoir une assemblée d'êtres humains, sans lui supposer au moins quelque connaissance pratique des sciences.

On sait que les hommes ont abusé des lettres, et tout le reproche qu'on peut faire aux sciences, vient de ce que les méchants se sont souvent servis de leur pouvoir comme d'une arme pour faire le mal ; mais, outre que le feu, quoiqu'il s'acharne quelquefois à des édifices précieux, n'en est pas moins un élément indispensable à la vie, tout ce qu'engendre les passions ne peut durer longtemps, au lieu qu'un bien qui résulte d'une chose excellente en elle-même, ne passera jamais... Au reste je veux faire voir en quelques mots, que malgré l'abus qu'en ont fait les hommes, elles ont encore produit plus de bien que de mal.

Seconde partie.

Messieurs, je ne m'arrêterai qu'à deux sortes de biens que les sciences ont amélioré, mais à deux biens généraux, dont jouissent aujourd'hui tous les peuples éclairés, à deux biens dont les progrès ont suivi la marche des lettres, que l'œil le moins exercé peut apercevoir, et qu'on ne saurait passer sous silence ; biens par rapport à l'humanité, biens par rapport à la liberté.

D'abord personne ne contestera que les progrès qu'ont fait les hommes dans les connaissances physiques, n'aient opéré un grand bien pour l'humanité. Elles sont même parvenues jusqu'à préserver les hommes de la foudre ; à éteindre les incendies, à éclairer pendant les ténèbres, à fertiliser les terres, à protéger la navigation, à augmenter la salubrité de l'air, à fournir mille commodités à la vie : toutes choses qui prises ensemble, sont véritablement un grand secours pour les hommes.

Ces grands génies qui ont travaillé pour l'humanité, qui ont fondé des hôpitaux, des couvents, des maisons de bienfaisance, qui ont secouru les pauvres, les orphelins, les malades, les enfans abandonnés, les fondateurs de ces institutions, par quels moyens ont-ils réussi ? Comment a réussi un Vincent de l'aule par exemple ? C'est par sa science, Messieurs, c'est par son éloquence, c'est en faisant passer dans l'âme des autres les nobles et généreux sentimens qui fermentaient dans la sienne. Et combien de fois n'a-t-on pas vu, à la voix d'un homme, suppliant pour l'humanité souffrante, les femmes dépouiller jusqu'à leurs joyaux, et des sommes immenses amassées ?

Mais il est un bien qu'ont produit les sciences philosophiques, un bien extraordinaire par rapport à l'humanité, un bien que personne ne contestera, je veux dire l'abolition de l'esclavage. Il n'y a pas encore longtemps, presque tous les pays possédaient des esclaves, c'est-à-dire des hommes comme nous, mais fouettés, battus, en butte à toutes sortes de mauvais traitemens. Il existait cependant des cœurs initiés aux connaissances philosophiques, des penseurs qui déploieraient en silence ces maux contagieux, et qui osaient même élever quelquefois la voix en faveur de l'humanité abrutie. A mesure que les sciences se sont étendues, leur nombre s'est augmenté. Ils se sont unis, et tous d'une voix ont crié aux peuples qui gardaient des esclaves que l'homme n'est pas une propriété aliénable. A force d'éloquence et de philosophie, à force de réclamer les droits de l'humanité, ils sont parvenus à se faire entendre, et à l'heure qu'il est, l'esclavage est aboli dans presque tout le monde ; il est aboli, malgré les avantages que les richesses et l'intérêt pécuniaire retiraient journellement de ce trafic infâme. Et encore une fois, c'est aux sciences c'est à la philosophie que l'humanité est redevable d'un événement si remarquable dans ses annales.

J'ai dit que les sciences avaient encore produit des biens immenses par rapport à la liberté. Je n'entends pas par liberté cette licence effrénée qui apporte toujours aux peuples plus de maux que de biens, mais j'entends cette liberté de pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui, liberté qui dépend des Constitutions. Il n'est pas nécessaire d'être bien exercé à considérer la marche des progrès pour s'appercevoir de ceux qu'ont fait les derniers siècles dans la science du Gouvernement. Des peuples qui avaient produit des chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence, possédaient cependant des lois défectueuses, des lois tyranniques même et qui enchaînaient la liberté des citoyens, tant il est difficile de bien voir les rapports des lois avec les masses, et de saisir le caractère des peuples. Mais les sciences se perfectionnant de jour en jour, et appliquant leurs efforts à l'important sujet de la liberté, ont enfin renversé les édifices qu'avaient élevés l'ignorance et la tyrannie, et les ont remplacés par d'autres plus solides et plus durables : et aujourd'hui les Constitutions existantes chez tous les peuples éclairés se rapprochent sensiblement des douces lois de la nature ; ce sont pour la plupart, ou des républiques, ou des monarchies tempérées : tous les pays du monde commencent à apprécier, et adoptent successivement ces formes de Gouvernement : c'est que la politique et la philosophie ont démontré aux hommes qu'elles procurent la liberté, et que l'expérience a sanctionné leur jugement. Ces sciences ont donc opéré des changemens bien avantageux, puisqu'elles ont étendu cette liberté après laquelle on court sans cesse, et qui occupe encore continuellement l'attention de tous les conducteurs de peuples... Les lettres ont donc protégé la liberté et l'humanité ! n'aurient-elles produit que ces deux sortes de biens, elles auraient engendré plus de bien que de mal, et jamais nos adversaires ne trouveront des maux assez grands pour les opposer à de si grands biens... Mais, messieurs, si je voulais citer des faits, des événemens produits par le moyen des sciences, ce sont des pays entiers sauvés par l'éloquence de quelques hommes, c'est une Rome par un Cicéron, c'est une Athènes par un Démosthènes, c'est un nouveau monde découvert, c'est une Irlande qui ne se soutient encore que par l'éloquence de l'un des siens, enfin mille et mille faits se présenteraient à moi... Mais je m'arrête, messieurs, je m'arrête en vous disant avec un Latin que les lettres sont les meilleurs amis de l'homme, et avec un Français qu'elles sont une propriété publique ; qu'elles ont des rapports étroits avec les mœurs, avec cette éducation générale qui change les peuplades d'hommes en corps de nation ; en vous rappelant que le mal qu'elles produisent ne dure qu'un instant, ; puisqu'il doit être rejeté des peuples du moment qu'ils connaissent ses mauvais effets ; au lieu que le bien demeure et augmente chaque jour ; en vous rappelant enfin que les lettres aujourd'hui s'étendent d'un bout à l'autre du